LES AVENTURES ETRANGES DE

L'AGENT IXE-13

L'AS DES ESPIONS CANADIENS

10¢

Grand roman d'espionnage par PIERRE SAUREL

L'EVASION DU Dr. Woodbrock

Editions POLICE JOURNAL

Pierre Saurel

L’évasion du Dr. Woodbrock

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 246 : version 1.0

L’évasion du Dr. Woodbrock

Numérisateur : Jean Layette.
Éditions Police Journal
Relecture : Jean-Yves Dupuis.
Illustration de couverture :
André L'Archevêque.

I

IXE-13 était en Allemagne.

Depuis sa dernière mission, il n’avait pu en sortir.

Non seulement il n’avait pu en sortir, mais les Nazis possédaient une description complète de l’espion canadien et le recherchaient partout.

Il en était de même pour son fidèle compagnon, le Marseillais Marius Lamouche.

Mais les Alliés ont des amis partout.

Aussi, nos deux compagnons s’étaient-ils réfugiés chez un Allemand du nom de Uterang. Ce vieillard, un ami des Alliés, leur avait offert l’hospitalité.

Mais IXE-13 et Lamouche ne pouvaient rester inactifs. Ils avaient hâte de se retrouver de nouveau vis-à-vis des ennemis.

C’est pour cette raison qu’IXE-13 alla trouver le vieillard qui travaillait dans son bureau.

– Avez-vous des nouvelles à propos de nos nouveaux passeports ?

– Si.

– Ah, quand pourrons-nous les avoir ?

– Dans trois jours.

– Je suis bien heureux. Enfin nous pourrons sortir d’ici.

IXE-13 était à peine méconnaissable. Il s’était laissé pousser la barbe qu’il avait coupée en pointe.

Ses cheveux qu’il portait toujours en brosse avaient beaucoup allongés et lui donnaient une apparence toute différente.

Tant qu’à Marius, il avait aussi changé sa physionomie.

Il portait une grosse moustache noire. Ses cheveux ordinairement blonds étaient maintenant de la même couleur que sa moustache. En plus, il portait une paire de lunettes à tour de corne.

IXE-13 alla trouver Marius.

– Bonne nouvelle, Marius.

– Comment cela ?

– Dans trois jours, nous aurons nos nouveaux papiers d'identification.

– Ça veut dire que...

– Ça veut dire que nous reprendrons la bataille.

– Hourrah ! Peuchère que j'ai hâte !

Après un court silence, il reprit :

– Et que ferons-nous, patron ?

– Je ne sais pas encore, nous attendons des ordres.

Les journées passèrent lentement.

Pour nos deux amis, c'était aussi long qu'une année.

Enfin, monsieur Uterang reçut un message pour l'espion canadien.

Il l'appela aussitôt.

– IXE-13 ? C'est vous ?

– Oui.

– Je viens de recevoir des ordres pour vous.

– Vite, dites !

– Vous connaissez le docteur Woodbrock ?

– Non.

– C'est un médecin éminent. Un savant. Il s'occupe de recherches pour les gouvernements alliés.

– Oui, oui, je crois avoir entendu parler de lui.

– Bon. Ce docteur a fait des découvertes sensationnelles à propos de nouveaux avions robots.

– Eh bien ?

– Le docteur est disparu de chez lui depuis trois semaines.

– Depuis trois semaines ?

– Oui, et on ne trouve pas la moindre trace.

– Où demeurait-il ?

– Il travaillait à Vichy au moment de sa disparition.

– Mais où donc mes chefs veulent-ils en venir ?

– À ceci.

Le vieillard alluma sa pipe et continua :

– Hier, un soldat français a réussi à s'échapper du camp de concentration de W... Il est revenu en France et a déclaré aux autorités qu'au nombre des prisonniers du camp, il avait entendu dire qu'il y avait un dénommé Woodbrock, et que les Allemands s'attendaient à ce qu'il leur apprenne des choses très importantes.

– Alors, vous croyez que ce Woodbrock, prisonnier des Allemands, et le docteur Woodbrock, disparu depuis trois semaines, seraient une seule et même personne.

– Nous pouvons le supposer.

– Alors ma mission consiste à...

– Tout d'abord à essayer de savoir s'il s'agit bien du véritable Woodbrock et, si oui, à le soustraire aux Allemands, soit en le délivrant, soit en le tuant si vous ne pouvez le délivrer.

Lamouche, qui écoutait parler les deux hommes, interrompit :

– Tuer le docteur ?

– Mais oui. Il faut d'abord l'empêcher de révéler son secret. C'est le plus important. S'il ne veut pas parler, les Nazis le tueront à petit feu. Il vaut donc mieux lui épargner toutes ces souffrances.

– Je comprends, dit Marius.

– Alors, quand partons-nous, demanda IXE-13.

– J'attends encore après les passeports.

Le même soir, monsieur Uterang recevait la visite d'un étrange visiteur.

Ils causèrent durant quelques minutes, puis le visiteur repartit presque aussitôt.

Le vieillard alla retrouver IXE-13 et Lamouche.

– Eh bien, vous pouvez partir !

– Comment cela ?

– L'on vient de me remettre vos papiers d'identification.

– Très bien.

– J'y ai fait ajouter quelque chose.

– Comment cela ?

– Vous êtes maintenant des inspecteurs du führer.

– Peuchère, qu'est-ce que c'est que ça ?

– Vous surveillez, vous inspectez, tout... surtout les camps de concentration.

– Je vois, dit IXE-13, l'affaire est bien montée.

– Alors, vous êtes prêts.

– Vous voulez dire que nous partons tout de suite ?

– Oui, il n'y a pas d'instant à perdre.

Les deux hommes montèrent dans leur chambre et firent leurs bagages.

Le vieillard les attendait au bas de l'escalier.

– En sortant d'ici, vous allez filer tout droit sur la route principale. Vous marcherez environ un demi-mille. Là, vous verrez un camion en panne. Vous demanderez au conducteur de lui aider en disant ces mots : L'entraide, c'est beau. Ensuite, il vous fera monter à ses côtés et ne vous laissera qu'à quelques milles du camp de concentration.

– C'est très bien.

– Au revoir, messieurs, et bonne chance.

– Merci beaucoup.

Les trois hommes se serrèrent la main, puis IXE-13 et Lamouche s’éloignèrent de la maison du sympathique vieillard.

Une autre aventure débutait.

Elle s’annonçait à nouveau très périlleuse.

IXE-13 allait-il la mener à bien ?

II

Les deux hommes marchaient en silence.

Ils avaient quitté la maison de leur protecteur depuis environ quinze minutes.

Tout à coup, ils virent la forme d'un camion se dessiner devant eux.

Un chauffeur semblait être occupé à réparer un défaut dans le moteur.

IXE-13 s'approcha et demanda :

– Une panne, l'ami ?

– Hum ! grogna le chauffeur.

– Attendez, je vais vous aider, je connais cela, les automobiles. Et puis, hein, l'entraide, c'est beau !

Le chauffeur leva la tête et dévisagea son interlocuteur.

– Vous êtes bien aimable, mais j'ai terminé.

Il se dirigea vers son camion.

– Vous allez loin ?

– Assez !

– Alors, montez, je pourrai vous conduire un petit bout.

– Merci bien.

L'espion et son compagnon prirent place auprès du chauffeur et le camion démarra.

– Belle soirée, n'est-ce pas ? demanda le chauffeur.

– Très belle, répondit IXE-13.

– Où allez-vous coucher ?

– Je ne sais pas encore. Vous avez une place à nous conseiller.

– Oui, une petite auberge sur la route. Un endroit sûr.

– Très bien alors, vous pourrez nous arrêter là.

Après un court silence, Marius demanda :

– L’auberge, c’est loin de W...

– Non, pas très loin, deux milles environ. Ça se fait certainement à pied.

Ils continuèrent à voyager en silence.

Vingt minutes plus tard, le camion ralentissait.

– Vous voilà à l’auberge.

Lorsque le camion fut arrêté, le chauffeur en descendit :

– Venez, suivez-moi.

Au lieu d’entrer par la porte principale, il se dirigea vers l’arrière et frappa à une porte de côté.

Malgré l’heure tardive, on vint ouvrir presque aussitôt.

– Bonsoir Fritz !

– Ah ! c’est toi, Volberg, entre.

– Je t’emmène deux amis.

– Ils sont les bienvenus.

Lorsqu’ils furent entrés, Fritz demanda :

– Comment s’appellent tes amis ?

– Tiens, c’est bête, je ne leur ai même pas demandé.

IXE-13 se présenta :

– George Lehman.

Lamouche dit à son tour :

– Von Goldendach.

– Alors, vous voulez une chambre ?

– Oui.

– Double de préférence, ajouta IXE-13.

– C’est bien, reprit Fritz, pour des amis, j’ai tout ce qu’il faut.

Il leur fit un signe.

– Suivez-moi.

Mais IXE-13 s’approcha du chauffeur.

– J’aurais un service à vous demander, lui glissa-t-il à l’oreille.

– Qu’est-ce que c’est ?

– Est-il possible de faire passer une lettre en France. Je veux dire, pas de censure.

– C’est toujours possible.

– Si je vous remettais une lettre, pourriez-vous la faire parvenir à sa destinataire.

– Parfaitement. Nous sommes bien organisés.

– Alors, si vous voulez attendre, je vais vous la remettre.

– Oh, ça ne presse pas, je couche ici. Vous pourrez me la donner demain.

– Alors, c’est très bien.

Comme il passait minuit, l’aubergiste conduisit l’espion et son ami à leur appartement.

– Merci bien.

– Demain, à quelle heure voulez-vous vous lever ?

– Vers huit heures.

– C’est bon.

Fritz sortit, laissant nos deux amis seuls.

Marius commença à se dévêtir.

– Alors demain, nous irons faire un tour à ce camp ?

– Oui.

Mais IXE-13 se reprit aussitôt :

– Ou plutôt, j’irai.

– Comment cela ? Pas moi ?

– Non.

– Mais pourquoi ?

– Parce que ce n’est guère prudent d’y aller tous les deux.

– Je ne comprends pas.

L’espion se rapprocha :

– Écoute bien.

– J’écoute, peuchère !

– Suppose qu’il m’arrive quelque chose ?

– Quoi ?

– Que l’on découvre ma véritable identité, par exemple ! Alors on me fera prisonnier.

– C’est plus que probable.

– Et si nous sommes tous les deux !

– On nous fera tous les deux prisonniers.

– Justement. Et n’oublie pas que c’est un camp de concentration. C’est donc beaucoup plus difficile de sortir de là que de cette auberge.

– Je sais.

– Alors, voici ce que je vais faire. Demain matin, je me dirigerai vers le camp de concentration. Toi, tu resteras ici.

– Bon.

– Et si demain soir, je ne suis pas revenu pour le souper, c’est qu’il me sera arrivé quelque chose. C’est alors que tu devras venir à mon secours.

– Et s’il ne vous arrive rien, j’aurai passé ma journée à me tourner les pouces.

IXE-13 sourit :

– Allons, allons, Marius, te reposer durant une journée ne te fera pas de mal.

– Puisqu’il le faut, se résigna le colosse.

– Il le faut.

Marius se mit au lit en grognant.

Mais son compagnon ne l’imita pas. Il alla s’asseoir à une petite table dans un coin de la chambre.

Il écrivit une longue lettre à son amie, la jeune Française, Gisèle Tubœuf.

Il termina en disant qu'il avait hâte de la revoir et qu'il ne l'oubliait pas. Il mit sa missive sous enveloppe.

Puis prenant une autre feuille, il écrivit quelques lignes en anglais.

Il glissa cette feuille dans sa poche de pantalons.

Puis, il se déshabilla et se mit au lit.

Quelques minutes plus tard, il imitait Marius et se laissait choir dans les bras de Morphée.

Mais que signifient ces quelques mots qu'IXE-13 a écrits en anglais ?

Et surtout : POURQUOI ?

III

Le lendemain, IXE-13 et Lamouche étaient debout à huit heures et demie.

Ils descendirent à la salle à dîner.

IXE-13 s'approcha du chauffeur et lui glissa l'enveloppe.

– Tiens, voici la lettre dont je vous parlais.

– Merci.

– Vous êtes sûr de pouvoir la remettre à sa destinataire.

– N'ayez crainte. Si par hasard, il arrive quelque chose, elle sera détruite. Donc, vous n'avez rien à craindre.

Comme il allait s'asseoir à sa place, le chauffeur le rappela :

– L'aubergiste, c'est un ami.

– Ah ?

– Oui, et si vous avez quelques services à lui demander, ne vous gênez pas, il peut vous aider.

– C'est très bien, merci.

IXE-13 alla rejoindre Lamouche.

– Tout va bien, dit-il.

– Quand partez-vous, patron ?

– Après le déjeuner.

– Et ce soir, si vous n'êtes pas revenu ?

– Tu viendras à mon secours.

Le déjeuner terminé, le chauffeur vint leur dire bonjour.

– Je vous souhaite bonne chance, messieurs.

– Vous pareillement.

– Et j'espère avoir le plaisir de vous revoir.

– Nous aussi.

Quelques secondes plus tard, on entendait le vrombissement du moteur du camion qui s'éloignait sur la route.

– Eh bien, c'est à mon tour, dit IXE-13.

Il serra la main de Marius.

– À ce soir.

– À ce soir, patron.

Et IXE-13 sortit du petit hôtel et se dirigea vers la ville. Marius avait laissé partir son patron, la mort dans l'âme.

Sans trop savoir quoi faire de son corps, il alla s'asseoir dans un petit salon et se mit à lire les nouvelles du matin. Tout à coup, il vit apparaître une jeune fille.

Blonde aux yeux bleus, elle avait l'air allemand. Cependant elle était très jolie.

Elle demanda à Marius :

– Vous n'avez besoin de rien, monsieur ?

– Non.

Marius, après un court silence, regarda la jeune fille, qui s'était assise dans un autre coin du salon.

– Vous êtes servante ici ?

– Oh non, fit-elle en souriant... l'auberge appartient à mon père. Je m'appelle Maria.

– Je suis bien contente de vous connaître.

La jeune fille s'était approchée un peu.

– Et vous ? Vous vous appelez ?

– Von Goldendach.

Maria demeura silencieuse. Elle paraissait songeuse. Tout à coup, elle demanda :

– Quand êtes-vous arrivé ici ?

– Hier soir, fit le Marseillais, en hésitant.

Marius ne savait trop que faire. Le patron lui avait toujours recommandé la discrétion. Cependant il lui avait dit que l'aubergiste était un ami.

Oui, mais sa fille ? ? ?

Mais Maria continuait.

– Vous êtes arrivés dans le camion de Volberg.

Marius garda le silence.

– Oh, vous pouvez ne rien dire, mais si vous parlez, soyez certain, qu'ici, rien ne traverse les murs de l'hôtel.

Le colosse parut rassuré.

– Oui, nous sommes arrivés en camion.

La jeune fille paraissait heureuse.

– J'espère que vous ferez quelques bons coups.

– Des bons coups...

– Je ne connais pas votre mission, mais vous êtes un ami. Sans cela, jamais vous ne seriez entré ici.

Elle ajouta d'un air un peu timide.

– Et puis vous avez l'air brave !

Marius se redressa, toussa légèrement. Il dit simplement :

– C'est notre métier.

Après un court silence, Maria reprit :

– L'autre homme, qui était avec vous au déjeuner, c'est un ami ?

– Oui, c'est même mon patron.

– Ah, c'est votre patron ?

– Oui.

– Et où est-il ?

– Il est allé accomplir sa mission.

La jeune fille se leva :

– Il est allé accomplir une mission pendant que vous, vous restez assis ici à ne rien faire.

– Écoutez, mademoiselle...

– Vous n’êtes pas si brave que vous en avez l’air.

– Je n’ai pas peur, mademoiselle. Ce sont les ordres.

Maria le regarda, surprise :

– Les ordres ?

– Oui, je dois rester ici. Je rage rien qu’à savoir que je vais être obligé de me tourner les pouces toute la journée.

– Pauvre vous !

– J’aurais tant aimé être au milieu du danger... me battre, me faire torturer s’il le faut. Mais je ne puis rester à rien faire. Je suis comme ça, moi.

Maria le regardait maintenant d’un air admiratif :

– Excusez-moi... je retire mes paroles, et vous êtes toujours un brave.

– Je ne puis me passer de la bataille, fit Marius en voyant que toutes ses belles paroles faisaient effet sur la jeune fille ; cette journée va me paraître une éternité...

Maria hésita, puis :

– Même si je vous aide à la passer ?

Marius se redressa :

– Non, mademoiselle, je n’ai pas le droit ! fit-il fièrement.

– Vous n’avez pas le droit ?

– Non.

– Mais pourquoi ?

– Parce que... Ah oui... supposez que je tombe amoureux de vous.

– Vous croyez que... et si vite.

– On ne sait jamais, je suis capable de tout. Donc, je n’ai pas le droit de tomber amoureux. Mon métier ne me le permet pas.

Maria ne savait que répondre.

Mais Marius s’approchait d’elle, et :

– Cependant, dit-il, je crois que je puis vous accorder quelques minutes... sans trop de danger.

Puis, se prenant par le bras, ils s’éloignèrent en direction du jardin.

IV

Mais laissons Marius se vanter auprès de la jeune Allemande et suivons notre héros IXE-13 dans sa mission périlleuse.

Lorsqu'il eut quitté l'auberge, l'espion prit lentement la route menant au camp de concentration.

Elle en avait pour environ trois milles.

Tout à coup, il vit arriver un gros camion militaire de l'armée nazie.

IXE-13 fit un signe et le camion s'immobilisa :

– Vous allez au camp ?

– Oui.

– Moi aussi.

Et IXE-13 exhiba ses papiers d'inspecteur.

– Montez, dit le chauffeur.

L'espion obéit et, dix minutes plus tard, le camion s'arrêtait dans l'enceinte du camp de concentration.

– Merci infiniment, dit IXE-13.

– De rien.

L'espion descendit et s'approcha d'une sentinelle.

– Le commandant ?

La sentinelle montra une grosse bâtisse au fond de la cour.

– C'est là.

À pas lents, IXE-13 se dirigea vers l'endroit que lui avait indiqué la sentinelle.

Une autre sentinelle montait la garde devant l'édifice.

– Le commandant ?

– Vous avez des papiers ?

L’espion sortit ses papiers.

– Très bien, entrez.

IXE-13 pénétra à l’intérieur de la bâtisse.

Il y avait plusieurs bureaux, mais au fond de la pièce, il aperçut un bureau plus grand que les autres.

Sur la porte, c’était inscrit : Gutterang, commandant.

IXE-13 entra :

Trois jeunes filles, vêtues de l’habit militaire allemand, étaient à dactylographier des lettres.

L’espion s’approcha de l’une d’elles.

– Le commandant ?

– Vous voulez le voir ?

– Oui.

– Je regrette, il est occupé.

Sans se décourager, IXE-13 mit la main dans sa poche et sortit sa carte d’inspecteur.

La jeune fille y jeta un coup d’œil, puis blêmit :

– Oh, excusez... je ne savais pas...

– Vous n’avez pas d’excuse, rétorqua vivement l’espion, vous êtes une imbécile. On ne répond pas que le patron est occupé quand il ne fait rien... Allons, allez m’annoncer.

Sans rien ajouter, la secrétaire se leva et pénétra dans le bureau du commandant.

Les deux autres jeunes filles avaient levé le nez de sur leur ouvrage et regardaient curieusement le nouveau venu.

– Et vous autres, fit IXE-13, en les dévisageant, vous ne faites rien. C’est ça votre ouvrage... c’est du joli... je ferai mon rapport en conséquence.

S’apercevant qu’elles avaient commis une gaffe, les deux jeunes filles se remirent aussitôt à l’ouvrage.

La secrétaire qui était allée avertir le commandant revint :

– Si vous voulez entrer, le commandant vous attend.

– Vous voyez !

Et l’air hautain, il entra dans le bureau de Gutterang.

Ce dernier s’était levé.

Les deux hommes esquissèrent un salut :

– Heil Hitler !

– Heil Hitler !

Le commandant offrit une chaise.

– Asseyez-vous.

– Merci.

Le commandant lui offrit une cigarette.

– Merci.

– Soyez le bienvenu, mon cher inspecteur. Je ne vous attendais pas.

– Je n’annonce jamais ma visite.

– Vous passerez quelques jours ici ?

– Je ne sais pas encore. Mais ce soir, je devrai partir vers cinq heures. J’ai quelqu’un à rencontrer. Je reviendrai demain.

– C’est très bien.

Après un court silence, le commandant reprit :

– Vous avez déjeuné ?

– Oui, oui.

IXE-13 sortit quelques feuilles et se mit à questionner Gutterang.

– Vous avez plusieurs prisonniers, dans le moment.

– Oui.

– Combien ?

– 937.

– Détaillez.

– 518 hommes entre vingt et cinquante ans, 206 plus âgés, 164 femmes, 49 jeunes enfants.

– Combien de soldats ?

– 818.

– Hommes et femmes ?

– 702 hommes et 116 femmes.

– Très bien, maintenant, vous pouvez me faire visiter.

– Mais oui, parfaitement.

Le commandant emmena IXE-13 hors de son bureau.

– Les femmes ou les hommes ?

– Commençons par les hommes.

Ils s'acheminèrent lentement vers la partie droite du camp.

Tout ce que vit l'espion durant cet avant-midi, nous ne pouvons pas le relater. Mais tous ont certainement entendu parler des atrocités allemandes dans les camps de concentration nazis, les tortures infligées aux prisonniers, la nourriture... etc...

Des hommes d'une maigreur extraordinaire regardaient le commandant et son compagnon d'un air hébété. D'autres criaient comme des perdus.

Dans un coin, des soldats s'amusaient à brûler les orteils d'un prisonnier qui n'en avait plus que pour quelques heures à vivre.

IXE-13 était écœuré.

Cependant, il n'en faisait rien paraître. Il devait accomplir sa tâche jusqu'au bout.

Il achevait de visiter la partie du camp où l'on tenait les hommes prisonniers, lorsque, tout à coup, un coup de clairon retentit.

– Le dîner, dit le commandant.

– Je continuerai cet après-midi.

Ils se dirigèrent vers la salle à manger des officiers.

Chemin faisant, l'espion aperçut des soldats qui lançaient quelques croûtes de pain aux prisonniers, qui se battaient comme des déchaînés pour en attraper.

C'était là leur repas.

Lorsque IXE-13 se mit à table, son appétit avait complètement disparu.

Cependant il s’efforça de faire honneur à la belle assiettée de viande qu’on lui apporta.

Il était assis à la droite du commandant.

IXE-13 en profita pour se pencher vers lui et lui parler à voix basse.

– Parmi vos prisonniers, commandant, il n’y en a pas d’importants ?

– Que voulez-vous dire ?

– Vous n’avez pas de prisonniers en vue, comme des officiers... etc...

– Non, aucun.

– Tiens, c’est curieux.

– Comment cela ?

– J’avais entendu dire que c’était ici que se trouvait le docteur Woodbrock.

– Oh oui, le docteur Woodbrock.

– C’est un prisonnier important.

Le commandant approuva :

– Je vous crois. C’est un véritable savant.

Il se pencha vers IXE-13.

– Et je crois bien que dans quelques jours, il travaillera pour nous.

– Vous croyez ? fit IXE-13 inquiet.

– Peut-être.

– Il a accepté ?

– Oh non, pas encore. Mais nous le déciderons bien.

IXE-13 respira mieux.

Le commandant reprit :

– Moi, ces sortes de prisonniers-là, je n’aime pas en avoir. C’est beaucoup de trouble.

– Je vous crois.

– Aussi je suis bien content.

– Comment cela ?

– Le prisonnier part demain pour Berlin.

– Oui, oui, je le savais, fit IXE-13, qui l’ignorait complètement.

– Ah, vous le saviez ?

– Oui. Vous savez, nous, les inspecteurs...

– Je comprends.

Tout à coup, IXE-13 eut une idée de génie.

– Écoutez, dit-il, au commandant, je vais vous faire une révélation.

– Quoi ? fit l’autre intéressé.

– C’est pour ce docteur Woodbrock que je suis venu ici.

– Comment cela ?

– Il y a un complot de monté pour le faire évader.

Le commandant bondit :

– Quoi ? Qu’est-ce que vous dites ?

– La vérité.

Les deux hommes achevaient leur repas.

– Venez dans mon bureau, dit le commandant, nous pourrons discuter plus longuement.

IXE-13 suivit Gutterang.

Mais où veut donc en venir l’espion canadien ?

Quel jeu veut-il jouer ?

V

Quelques secondes plus tard, les deux hommes, bien installés, discutaient avec animation.

– Mais comment les Alliés se prendront-ils pour le faire évader ?

– Le docteur doit sortir d'ici, n'est-ce pas ?

– Mais oui, demain à trois heures, on viendra le chercher en camion.

– Parfaitement. Je sais tout ça.

– Et puis le camion doit conduire le prisonnier vers le champ d'aviation. Là il doit monter à bord d'un avion qui le transportera vers les plus hauts chefs.

– Je sais, interrompit IXE-13, mais si nous n'entravons pas le complot, le docteur ne montera jamais en avion.

– Comment cela ?

IXE-13 expliqua :

– Les espions alliés ont réussi à apprendre le changement du camp du docteur. Comment ? Nous n'en savons rien. Mais j'ai su, de sources autorisées, que leurs espions seront les conducteurs du camion.

– Quoi ?

– Parfaitement.

– Mais pourquoi ne pas les arrêter immédiatement.

– Tout d'abord pour les attraper la main dans le sac et puis ensuite pour que nos ennemis croient que leurs hommes ont réussi.

Le commandant se leva :

– Lehman, permettez-moi de vous serrer la main. C'est avec des hommes comme vous qu'on gagne la guerre.

– Merci mon commandant.

Le commandant se rassit.

IXE-13 reprit :

– J’ai dressé un plan d’attaque, mon commandant. Je vais vous l’expliquer.

– Allez-y.

IXE-13 rapprocha sa chaise.

– Je vous ai dit tout à l’heure que je devais rencontrer quelqu’un ce soir.

– Oui, oui, je me souviens.

– Eh bien, c’est moi-même qui, avec l’aide de ce quelqu’un transporterai le docteur jusqu’au terrain d’aviation.

– Oui, oui.

– Mais les autres ?... Les espions ?

– Aussitôt qu’ils arriveront dans le camp, vous mettrez la main dessus et vous les garderez en sécurité.

– Oh ! pour cela, ils seront bien gardés. Soyez sans inquiétude.

IXE-13 se mit à rire :

– J’ai hâte de les voir, ces bandits... ils seront surpris de se faire prendre si tôt. Vous verrez comme ils protesteront.

– Nous allons rigoler.

– Oui, nous allons rigoler, répéta IXE-13 et il ajouta pour lui-même, mais je crois que je rigolerai plus longtemps que toi, sale boche.

Marius avait passé un avant-midi des plus agréables en compagnie de sa nouvelle compagne.

Il en avait presque oublié le patron.

Vers midi, il se dirigea vers la salle à manger.

Mais Maria le rappela :

– Écoutez, Von, vous êtes le seul client. Vous serez donc seul à la salle à manger.

– Oui.

– Alors, voulez-vous me faire plaisir ?

– Certainement.

– Vous allez venir dîner avec nous.

– Qui, vous ?

– Papa et moi.

– Eh bien, mademoiselle Maria !

– Quoi ?

– J’accepte.

Elle battit des mains comme une enfant.

– Bravo ! Merci.

– C’est moi qui vous remercie.

Les deux jeunes gens se dirigèrent vers la petite cuisine.

Fritz, l’hôtelier, fut heureux de l’idée de sa fille d’emmener Marius à leur table.

– Vous y serez le bienvenu, tant que vous resterez ici.

Maria les servit.

– Quand votre ami revient-il ? demanda Fritz.

– Dès ce soir.

– Comptez-vous demeurer longtemps ici, demanda Maria.

– Je ne sais pas. Je pourrai vous répondre lorsque mon ami sera revenu.

Ils se mirent à manger.

Lamouche songeait à son patron.

– Que peut-il bien faire en ce moment ?... Peut-être est-il en danger ?

À cette seule pensée, le colosse frémit.

– Que j’aimerais donc être là-bas.

Puis, ses yeux se posèrent sur la jolie figure.

– Mais si le patron n’est pas en danger... il n’a pas trop mal fait en me laissant seul ici.

Maria s’aperçut que le Marseillais la regardait et elle baissa les yeux, comme intimidée.

Le repas achevait.

– Vous passez l’après-midi ici ?

– Ce sont les ordres.

Après le dîner, les deux hommes se retirèrent dans un petit appartement et causèrent longuement sur la guerre.

Une demi-heure plus tard, Maria revenait.

– Tiens, je te laisse ton compagnon, dit son père.

– Je ne vous dérange pas ?

– Mais non, mais non, voyons... d’ailleurs, je dois sortir.

Quelques secondes plus tard, Marius était de nouveau seul avec la jeune Allemande.

– Vous demeurez en Allemagne ? demanda cette dernière.

Marius ne savait que répondre.

Il se devait de garder le secret.

– Je suis peut-être un peu indiscrète.

Le colosse sourit :

– Un peu, dit-il. Je n’ai pas le droit de parler. Je ne puis rien vous dire.

– Serai-je encore indiscrète si je vous demandais si vous êtes marié ?

– Oh non, je ne suis pas marié... pas encore.

– Pas encore... pourquoi pas encore... vous n’êtes pas si vieux.

– Je ne suis pas jeune non plus, je dépasse trente ans.

– Ce n’est pas vieux... et puis, là où vous demeurez, il doit bien y avoir une petite amie qui vous attend avec impatience.

– Non, là où je demeure, personne ne m’attend. Pas de parents... pas d’amis... je n’ai pas d’amis.

– Si, vous en avez !

– Qui ?

– Moi... et puis votre patron...

Marius sourit :

– C’est vrai...

– Vous m’acceptez comme une amie ?

– Oh ! lui.

Après un court silence, la jeune fille reprit :

– Pourquoi ne songez-vous pas à vous marier ?

– J’y songe, mais pour le moment... ma situation... c’est impossible...

– Oui, mais après la guerre...

– C’est loin ça. Et puis, il me faut une femme... une belle petite femme... une femme comme vous.

Elle rougit :

– Vous croyez ?

– J’en suis certain.

– Peut-être qu’après la guerre, vous aurez le droit de tomber amoureux, dit-elle d’un ton moqueur.

Marius comprit l’insinuation.

– Ne vous moquez pas de moi, Maria... mon devoir m’empêche pour le moment de penser au mariage... mais j’ai quand même un cœur... Je ne vous connais que depuis ce matin et, déjà, vous m’êtes très sympathique.

– Vrai ?

– Puisque je vous le dis.

Ils continuèrent à causer sur ce ton de badinage.

Marius s’était approché de la jeune fille, son bras touchait presque ses épaules.

– Vous a-t-on déjà dit que vous étiez belle ?

– Belle ?... Moi ?...

Elle éclata d’un rire franc.

– Mais c’est vrai.

En disant cela, il avait passé son bras autour des épaules de la jeune Allemande.

Lentement il se mit à lui caresser les cheveux.

– J’aime les cheveux blonds... les vôtres sont beaux...

– Enjôleur !

Marius se pencha vers Maria puis, brusquement, il l’embrassa, vivement, quelques secondes seulement.

Elle rougit un peu, puis murmura :

– Vous m’avez embrassée !... Vos fonctions vous le permettent-elles ?

Pour toute réponse, il la prit dans ses bras et l’embrassa à nouveau, longuement.

Cette fois, Maria n’essaya pas de résister.

Le Marseillais serait-il tombé en amour ?

Et que dira le patron en apprenant la nouvelle ?

VI

Durant l’après-midi, IXE-13 continua sa visite du camp de concentration.

Il visita l’aile des femmes puis celle des enfants.

Les femmes étaient encore plus maltraitées que les hommes. À moitié vêtues, elles étaient battues par leur gardienne, une colosse de six pieds.

Dans le lot, il devait y avoir des jeunes filles de seize ans au plus.

Les cheveux en désordre, elles avaient l’air de véritables folles.

Des soldats allemands venaient de temps à autre arracher à ces jeunes filles quelques baisers au grand amusement des autres soldats.

Les pauvres filles essayaient bien de se défendre, mais elles ne pouvaient rien faire contre la force brutale et retombaient impuissantes dans les bras de leur vainqueur.

Dégoûté, IXE-13 s’empressa de s’éloigner vers l’aile où se trouvaient les plus jeunes.

Les enfants semblaient les plus heureux.

Ils ne s’apercevaient pas de leur malheur.

Quelques-uns criaient et lançaient des appels désespérés :

– Maman ! Maman !

Mais la plupart, inconscients de ce qui leur arrivait, jouaient entre eux.

Il était exactement quatre heures et demie, lorsqu’IXE-13 termina sa visite.

Il retourna dans le bureau du commandant.

– Maintenant, je dois partir.

– Très bien.

– Mais je reviendrai demain.

– Demain matin ?

– Non, vers deux heures seulement.

– Bon.

– Faites en sorte de ne pas ébruiter l’affaire. Car s’il y a un espion aux alentours » il aura vite fait d’avertir les autorités et notre plan échouera.

– N’ayez crainte. Je n’en parlerai à personne.

Après une courte pause, l’espion ajouta :

– Et demain, il faut que tout se passe dans l’ordre. Personne ne doit s’apercevoir de l’arrestation des espions. Autrement, nous risquerions de nous faire attaquer en cours de route.

– Je vous comprends. N’ayez crainte, tout ira bien.

– Donc à demain.

– À demain.

– Heil Hitler !

– Heil Hitler !

IXE-13 sortit.

– Tout va bien, se dit-il.

Il regarda sa montre.

– Presque cinq heures ! Il faut que je me dépêche, sinon ce pauvre Marius Lamouche va être inquiet.

Il sortit du camp et prit la grande route qui menait à l’auberge.

IXE-13 avait raison.

Marius regardait fébrilement sa montre.

– Il passe cinq heures, et il n’est pas revenu.

Il se promenait de long en large dans le vestibule.

Tout à coup, il sembla prendre une décision.

Il monta l’escalier quatre à quatre, et bondit dans sa chambre.

Il ouvrit une valise et en sortit deux revolvers. Il les glissa dans sa poche, vérifia ses papiers et redescendit.

Il alla trouver l'hôtelier.

– Je pars, dit-il.

– Où allez-vous ?

– Retrouver mon patron.

– Vous avez reçu des nouvelles ?

– Non, justement, je n'en ai pas reçu. Je vais donc à son secours.

– Bonne chance.

– Gardez notre chambre jusqu'à nouvel ordre.

– Entendu.

Puis le colosse alla dans la cuisine, dit bonjour à Maria :

– Je reviendrai, Maria.

– Soyez prudent.

– Personne ne pourra m'arrêter et je sauverai mon patron.

– Je vous souhaite de réussir.

– Au revoir Maria.

La jeune fille s'approcha :

– Au revoir.

Elle lui tendit ses lèvres.

Le Marseillais l'embrassa vivement et se dirigea vers la porte.

Elle l'accompagna.

Avant de sortir, Marius se retourna et dit d'une voix forte :

– Je reviendrai, mort ou vivant, et plein de gloire.

Au même moment, la porte s'ouvrit et IXE-13 parut. Il avait entendu les dernières paroles de son compagnon.

– C'est faux, tu reviens vivant et sans gloire aucune. Tu n'es même pas parti.

– Patron !

– Quoi ? Tu es surpris de me voir ?

– Mais...

– Je t’avais dit pour le souper et il n’est pas encore six heures.

– Vous avez raison... mais je me préparais à partir.

IXE-13 monta à sa chambre. Lamouche le suivait pas à pas.

– J’avoue que j’ai eu peur...

– Peur pourquoi ? Il n’y avait pas de danger.

– Alors, tout s’est bien passé.

– Je te raconterai tout cela après le souper. Je meurs... j’ai une faim de loup. Descendons.

Quelques secondes plus tard, les deux hommes étaient installés à la salle à manger.

Ils mangèrent en silence au grand désappointement de Marius qui avait hâte d’apprendre ce qui s’était passé.

Le repas terminé, ils se retirèrent au salon.

– Y retournez-vous demain ?

– Oui, pour la dernière fois.

– Pour la dernière fois ?

– Parfaitement.

– Et moi, je vous accompagne ?

– Oui. Le commandant t’attend.

– Comment cela ?

– Je vais t’expliquer. Les affaires ont marché rondement. Beaucoup plus vite que je ne croyais. J’avais même écrit un petit mot d’encouragement pour le docteur et je n’aurai pas besoin de lui remettre.

– Pourquoi ?

– Parce que dès demain, il ne sera plus entre les mains des Allemands.

– Je ne comprends pas.

– Tu ne connais donc pas notre mission.

– Si, si...

Tout à coup, le Marseillais s’écria :

– Vous voulez dire que vous avez déjà dressé un plan pour sauver le docteur Woodbrock.

– Justement. Et dès demain.

Et l’espion raconta à son ami ce qui s’était passé.

– Alors, demain, tu viendras avec moi. Je te présenterai le commandant. Lorsque le camion arrivera, on arrêtera les camionneurs, puis, tu te mettras au volant. Nous ferons monter le docteur et nous nous dirigerons vers le terrain d’aviation.

– Le terrain d’aviation ? Mais les Allemands vont reprendre leur prisonnier ?

– Pour quelque temps seulement. Nous monterons à bord de l’avion puis, lorsque nous serons en route, je m’occuperai du pilote. N’oublie pas que je sais conduire un avion.

– Je sais parfaitement, patron.

– Tout ira bien... à moins de complications...

– Que voulez-vous dire ?

– On ne sait jamais.

Après quelques secondes, IXE-13 reprit :

– Et toi ? Tu t’es ennuyé ?

– Pas trop... je me suis occupé.

– J’ai vu en entrant que tu avais l’air d’être tombé dans l’œil de la fille de l’hôtelier.

– Oh non, patron... je ne l’aime pas... Je n’ai pas le droit.

IXE-13 se mit à rire.

– Pauvre Marius, va !

– Maria est une jeune fille...

– Tiens, tiens, tu l’appelles déjà par son petit nom... Ça commence bien...

– Patron...

– Ne proteste pas, Marius... Je te comprends...

– Mais...

– Je te comprends.

Et IXE-13 s’éloigna en souriant.

Le plan de l’espion réussira-t-il aussi facilement ?

Le docteur Woodbrock pourra-t-il s’échapper ?

VII

Le lendemain, les deux hommes se préparèrent en vue de l'expédition de l'après-midi.

Ils dînèrent assez à bonne heure.

Fritz les avaient invités à sa table.

Maria semblait triste. Elle venait de se faire un ami et déjà il s'en allait.

IXE-13 avait le goût de plaisanter. Aussi, dès qu'il fut assis, il commença en s'adressant à Fritz :

– C'est regrettable que nous ayons à vous quitter si tôt.

– Nous aurions aimé vous garder plus longtemps, mais puisqu'il le faut.

– Mon ami aurait bien aimé rester.

– Ah !

Marius regarda IXE-13 d'un air de reproche.

Mais l'espion fit mine de ne pas s'en apercevoir et continua :

– Hier soir, lorsque nous nous sommes couchés, savez-vous ce qu'il m'a déclaré ?

– Non.

– Il m'a dit carrément qu'il aimait votre fille.

Marius était gêné... IXE-13 savait qu'il ne nierait pas.

Il ne le pouvait pas surtout devant Maria.

– Patron ! protesta-t-il.

– Tu ne peux nier que tu as dit ça ?... Réponds...

Et IXE-13 pensait en lui-même.

– Ce brave Marius, il va m'en vouloir.

Enfin, le Marseillais essaya de contourner la situation.

– Je n’ai pas dit que je l’aimais. J’ai dit qu’elle me plaisait beaucoup.

Fritz partit d’un grand éclat de rire.

– Ça veut dire la même chose.

Maria, très rouge, n’osait regarder personne.

Fritz prit la parole :

– Jeune homme, dit-il en s’adressant à Marius, ma fille vous plaît ?

– Oui, monsieur.

– Et toi, ma fille ?

Elle répondit sans lever la tête :

– Il me plaît.

– Eh bien, conclut Fritz, je ne vous connais pas, mais je sais que vous êtes un brave qui travaillez pour la bonne cause. Si vos idées n’ont pas changé, vous pourrez, après la guerre, rendre visite à ma fille.

– Merci, monsieur.

Et une heure plus tard, IXE-13 et Lamouche, après avoir fait leurs adieux, quittaient la demeure hospitalière de ce brave Fritz et de sa fille, Maria.

Lorsqu’ils se furent un peu éloignés, IXE-13 regarda son ami :

– Tu ne m’en veux pas trop ?

Le colosse ne répondit pas.

– Voyons Marius, tu devrais me remercier.

– Pourquoi ?

– Pour avoir aussi bien arrangé les choses.

Marius était toujours silencieux.

– Enfin, dit IXE-13, elle ne te déplaît pas cette jeune fille ?

– Non, se décida à dire Marius.

– Alors, tout va bien, et n’en parlons plus.

Ils marchèrent longtemps en silence. N’y tenant plus, Marius dit :

– Patron ?

– Oui ?

– Eh bien, après y avoir pensé, je crois que vous avez bien fait.

– Pourquoi ?

– Au sujet de Maria.

– Bravo ! Te voilà redevenu raisonnable.

Et les deux hommes se mirent à rire.

– Maintenant, pensons à notre mission, et oublions tes amours.

– Bien, patron.

À deux heures moins quart, IXE-13 et Lamouche arrivaient au camp de concentration.

Ils n’eurent aucune difficulté à y pénétrer, l’espion Canadien étant déjà connu.

Ils allèrent immédiatement vers le bureau du commandant.

Deux des jeunes filles se précipitèrent vers le bureau de leur chef.

Quelques secondes plus tard, nos deux amis étaient confortablement assis dans le bureau du commandant.

– Voici le type dont je vous ai parlé, annonça IXE-13.

– Comment s’appelle-t-il ?

– Goldendach... j’ai connu un commandant du nom de Goldendach... il habitait Berlin. Est-ce parent avec vous ?

– Non, mon commandant.

IXE-13 reprit :

– Alors, tout est préparé ?

– Oui. Quatre de mes gardes sont au courant de la situation.

– Ils se saisiront des espions.

– Oui. Combien sont-ils ?

– Nous ne pouvons le dire exactement. Probablement deux.

– Vous savez où se trouve le champ d’aviation.

– Oui, mon commandant.

– Vous vous y rendrez avec votre prisonnier immédiatement.

– Entendu.

– Un avion vous y attendra.

– Savez-vous s’il y a un pilote ?

– Mais si... Pourquoi ?

– Parce que moi-même, je suis pilote, mais puisqu’il y en a un.

Le commandant se leva :

– Nous allons descendre dans la cour en attendant l’arrivée de ce camion.

– Très bien.

Les trois hommes sortirent.

Le commandant tendit un papier à IXE-13.

– Voici un laissez-passer que vous présenterez au champ d’aviation pour expliquer le changement d’hommes.

– Très bien.

– Je suis obligé de le faire, parce que vous n’avez pas d’uniformes.

– Je comprends.

Ils se promenèrent de long en large en discutant de différentes choses.

Trois heures approchaient.

Tout à coup, ils entendirent le bruit d’un camion puis les larges portes s’ouvrirent.

Un petit camion s’avança dans la cour et s’arrêta à quelques pieds du commandant.

Un soldat nazi descendit.

– Le commandant du camp ?

– C’est moi.

– Heil Hitler !

– Heil Hitler !

– Je viens prendre livraison d’un prisonnier pour le conduire à l’aéroport.

– Très bien. Combien êtes-vous ?

– Nous sommes deux. C’est suffisant. L’aéroport n’est qu’à un mille d’ici.

– Je sais.

Le commandant fit un signe à un garde.

– Allez chercher le prisonnier.

– Bien.

Puis, le commandant se retourna du côté du chauffeur.

– Suivez-moi dans mon bureau, j’ai des papiers à vous faire signer.

– Bien.

– Amenez votre compagnon.

Le soldat fit un signe.

L’autre nazi descendit du camion et s’éloigna en compagnie du commandant et du chauffeur.

Quatre soldats armés jusqu’aux dents les suivirent à distance.

Aussitôt, IXE-13 prit place à la roue et Lamouche s’assit à ses côtés.

Quelques secondes plus tard, deux gardes apparurent, entraînant un vieil homme. Ils le firent monter dans le camion.

Le garde fit un signe.

IXE-13 mit son moteur en marche, puis une minute plus tard le camion filait sur la grand-route.

La première partie du plan avait réussi.

La seconde irait-elle aussi facilement ?

VIII

Aussitôt qu'ils se furent éloignés du camp, IXE-13 passa la roue à Marius et alla s'installer près du prisonnier.

– Vous êtes bien le docteur Woodbrock ?

Le vieil homme ne répondit pas.

– Nous sommes des amis... nous venons vous sauver !

– Moquez-vous de moi, fit le docteur en levant légèrement la tête.

IXE-13 prit une voix ferme.

– Je ne me moque pas de vous, docteur. Je suis un espion du service Allié et le chauffeur qui est là est un de mes bons amis... un Marseillais.

– Mais...

– Je n'ai pas le temps de vous expliquer. Nous n'avons pas encore fini. Il nous faut maintenant sortir de l'Allemagne.

– Mais comment ?

– Ne vous occupez de rien. Vous restez toujours notre prisonnier. Mais il vous faudra peut-être nous aider dans les moments opportuns.

– Très bien.

Le prisonnier avait les mains liées derrière le dos.

– Vous devrez rester ainsi tout le temps du voyage. Entendu ?

– Entendu.

Ils arrivaient déjà au terrain d'aviation.

Lamouche fit arrêter le camion.

IXE-13 descendit et présenta le papier que le commandant lui avait remis.

– L'avion est prêt à décoller. Amenez votre prisonnier.

Lamouche fit descendre le docteur et les trois hommes se dirigèrent vers un léger appareil dont les moteurs étaient déjà en marche.

Le pilote était installé, prêt à partir.

Les trois hommes montèrent et lentement l'avion s'éleva dans les cieux.

IXE-13 s'était installé près du pilote tandis que Lamouche se tenait près du prisonnier.

– Où allons-nous ? demanda IXE-13.

– Je ne peux pas vous le dire.

– Très bien.

Tout en parlant, IXE-13 s'était penché et avait tourné une petite clef qu'il connaissait bien. Cette clef tournée, l'essence ne pouvait plus se rendre jusqu'aux moteurs.

L'avion fila encore pendant environ cinq minutes, puis tout à coup, le pilote sembla nerveux.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda l'espion.

– Je ne sais pas... on dirait que je manque d'essence.

L'avion néanmoins continuait sa route.

Cependant les moteurs fonctionnaient de plus en plus mal.

– Il va falloir atterrir.

L'avion descendit lentement. Le pilote cherchait un endroit propice. Tout à coup, il aperçut un grand champ qui s'étendait à perte de vue.

– Voilà qui fera l'affaire.

L'avion descendait de plus en plus.

Enfin, les roues touchèrent le sol, puis après quelques soubresauts il s'immobilisa.

Le pilote ouvrit la porte et descendit.

Mais comme il allait pour se pencher afin de ramasser un outil, il reçut un violent coup sur la tête et tomba inanimé.

– Et voilà, dit IXE-13.

Il se tourna vers Lamouche.

– Dénoue les liens du prisonnier, et attache ce sale nazi.

Puis, regardant le docteur :

– Vous prendrez place près de moi, docteur.

– Bien, merci, messieurs.

Et quelques minutes plus tard, l'avion s'élevait de nouveau.

IXE-13 n'avait eu qu'à retourner la petite clef et l'avarie était réparée.

Mais l'avion au lieu de se diriger vers le centre de l'Allemagne, fit volte-face et se dirigea vers la frontière française.

– Je me demande comment les Français nous accueilleront dans cet avion nazi ?

Mais pendant que l'espion canadien Jean Thibault mettait ses projets à exécution, le commandant Gutterang avait emmené les deux nazis qui conduisaient le camion dans son bureau.

Les quatre gardes entrèrent à leur suite.

– Vos noms ? demanda le commandant.

– Je me nomme Reuffel et mon compagnon, Bouritz.

Le commandant sourit :

– Vous avez vos papiers, je suppose ?

– Mais parfaitement, fit Reuffel surpris.

Les deux hommes sortirent leurs papiers.

– Je vois que vous êtes bien organisés, fit le commandant.

– Quoi ?

– Ne niez plus, votre jeu est terminé. Espions !

Les deux hommes bondirent.

– Mais c'est faux !

– Nous des espions !

Le commandant sourit :

– Ne niez pas. Nous avons toutes les preuves.

– Ce n’est pas vrai.

– Montrez-nous ces preuves, fit Bouritz.

– Les preuves, les preuves... murmura le commandant. Je n’ai pas le temps de discuter.

– Nous non plus, dit Reuffel froidement. Allons, commandant, livrez-nous votre prisonnier.

– Le prisonnier ! Il est déjà parti pour l’aéroport.

– Quoi ?

– Avec qui ?

– Avec deux hommes sûrs et pas des espions !

Reuffel rageait :

– Mais nous ne sommes pas des espions... je vous le dis... télégraphiez aux quartiers généraux, vous verrez !

– Et puis ces deux hommes, vous les connaissez, ces deux hommes qui se sont enfuis avec le prisonnier, dit Bouritz.

– Un des deux est un inspecteur des camps de concentration, vous voyez, dit le commandant.

Le commandant se leva :

– Allons, assez de niaiseries, conduisez ces deux espions aux cellules.

– Mais nous ne sommes pas des espions... nous ne sommes pas des espions...

Et sur ces mots, les deux hommes furent entraînés hors du bureau.

Cependant le commandant était songeur.

– Ces deux hommes m’ont pourtant l’air sincère... si je m’étais fait rouler... je devrais me renseigner.

– Vite, télégraphiez aux quartiers généraux de X... et demandez s’il existe bien deux soldats du nom de Reuffel et Bouritz. Si oui, je

veux des détails, leurs descriptions...

– Bien, commandant.

Le télégraphiste envoya son message.

Dix minutes plus tard, il recevait la réponse.

Il existait en effet deux soldats nazis du nom de Reuffel et Bouritz.

La description correspondait à la lettre. Ces deux soldats étaient toujours demeurés en Allemagne et étaient parfaitement dévoués.

Le commandant pâlit en recevant la réponse.

– Vite, dit-il, un autre télégramme. Demandez si on a envoyé ici un inspecteur des camps de concentration du nom de George Lehman.

– Bien.

Cinq minutes s'écoulèrent.

On n'avait pas envoyé d'inspecteur et plus il n'y avait pas d'inspecteur du nom de George Lehman.

– Teuffel ! Je me suis fait rouler.

– Vite, télégraphiste. Envoyez un message à l'aéroport. Qu'on arrête l'avion qui doit emmener le docteur. Ses deux gardes sont des espions.

Le commandant ne savait plus que faire lorsqu'il apprit que l'avion avait décollé depuis cinq minutes.

Cependant on avait envoyé un message partout en donnant l'ordre de tirer sur l'avion en question.

Qu'arrivera-t-il ?

Les Allemands réussiront-ils à arrêter IXE-13 ?

IX

IXE-13 se dirigeait en vitesse vers la frontière.

– Les Français vont nous prendre pour des Allemands, remarqua le docteur Woodbrock.

– C’est ce dont j’ai peur, dit l’espion.

– Croyez-vous qu’ils vont tirer sur nous ?

– Ça se peut.

IXE-13 cria à Lamouche :

– Y a-t-il des parachutes ?

– Il y en a un ici.

– Eh bien donne-le au docteur.

Le vieux savant voulut protester :

– Mais...

– Non docteur, mettez-le, on ne sait jamais. Woodbrock obéit.

IXE-13 demanda à Marius ?

– Le pilote a-t-il un parachute ?

– Oui, patron.

– Enlève-lui et endosse-le.

– Non, patron, je vais vous le remettre.

– Marius, c’est un ordre. Tu es obligé d’obéir. Tu entends.

– Bien patron.

Et le Marseillais obéit à contrecœur.

Tout à coup, IXE-13 annonça :

– Nous approchons de la frontière. Regardez les avant-postes allemands.

Soudain un coup terrible ébranla l’air.

– Quoi ?

– Qu’est-ce que c’est ?

– On tire sur nous ! annonça IXE-13.

– Qui ?

– Les Allemands !

– Quoi !

– Parfaitement, on a dû s’apercevoir de notre machination.

Un autre coup ébranla l’air.

– Si nous pouvons passer ce barrage, nous serons sauvés. Les Allemands n’oseront pas nous poursuivre plus avant dans la France.

– Mais nous sommes déjà en France, dit le docteur.

– Je sais, mais les Allemands avancent de jour en jour.

Tout à coup, un autre coup terrible ébranla l’avion.

– Ça y est ! Nous sommes touchés. Soyez prêts à sauter !

IXE-13 cependant respirait un peu mieux. Ils étaient au-dessus de la frontière française, les boches ne tiraient plus.

– Impossible d’atterrir, annonça IXE-13. Allons docteur, sautez.

Deux secondes plus tard, IXE-13 pouvait voir le vieux savant se balancer au bout de son parachute.

– À ton tour Marius. Vite, l’avion va s’écraser.

– Je veux mourir avec vous, patron.

– Marius ! Le prisonnier ! s’écria tout à coup IXE-13. Quand le Marseillais se retourna, l’espion Canadien lui donna une violente poussée et le projeta en bas de l’avion.

– Il le fallait, conclut IXE-13.

Il se pencha sur ses manettes.

L’avion commençait à baisser prodigieusement.

– Il faut... il faut que j’atterrisse... il le faut !

L’espion savait cependant que c’était impossible. Les roues avaient été brisées par le coup des Allemands.

Le prisonnier Allemand était éperdu, IXE-13 cependant gardait son sang-froid. Il restait un espoir.

Faire glisser l'avion sur sa carlingue.

En dessous de lui, c'était une grande plaine unie...

– C'est ma seule chance.

IXE-13 recommanda son âme à Dieu.

Deux secondes plus tard, l'avion touchait le sol, glissa sur son gros ventre et piqua de l'avant.

Il fit un tour sur lui-même, s'immobilisa et prit feu ! Ainsi s'achevait la quatrième mission de l'espion canadien, Jean Thibault. Il avait accompli son devoir : le docteur Woodbrock était de retour en France, sain et sauf.

Mais qu'arrivera-t-il au courageux IXE-13, enfermé dans l'avion en flammes ?

X

L’avion venait à peine de prendre feu que des soldats français, accouraient au secours de ses occupants.

Les plus braves essayèrent de s’approcher mais les flammes montaient déjà haut dans le ciel.

– Regardez ! Une jambe ! s’écria un jeune garçon.

– Mais c’est vrai.

Un homme, plus âgé et qui paraissait plus brave que ses compagnons, s’élança, la main devant ses yeux.

Réussissant à saisir la jambe, il tira de toute sa force. Une voiture ambulancière emmena le blessé à l’hôpital. Les flammes diminuaient peu à peu.

Tout à coup, les Français virent accourir une sorte de colosse qui criait comme un déchaîné :

– Peuchère ! Vite, sauvez-le... sauvez le patron.

– Qui êtes-vous ? demanda le vieux soldat ?

– Moi, mais j’étais dans l’avion ; j’ai sauté en parachute.

– Combien y avait-il d’hommes dans cet avion ?

– Il en restait deux.

– Eh bien, nous avons réussi à en sortir un.

– Un seul ?

– Oui.

– Portait-il un uniforme nazi ? bégaya Marius.

– Mais non, fit le vieux soldat.

Marius leva les bras au ciel.

– Merci, mon Dieu ! Vous l’avez sauvé !

– Mais celui qui est dans l’avion ?

– Il peut mourir, c’est un sale boche. L’autre, celui que vous avez sorti, c’était un espion allié.

– Un espion ?

– Mais oui. Où l’a-t-on transporté ?

– À l’hôpital de C...

– Je vous remercie.

Marius réussit à attraper une voiture et à se faire conduire à l’hôpital.

– J’aimerais voir le blessé qu’on a transporté ici, il y a quelques minutes.

– Impossible, du moins pour le moment.

– Quand pourrais-je le voir ?

– Demain, peut-être avant.

– Est-il gravement blessé ?

– On espère lui sauver la vie. Mais il a été assez brûlé.

– La figure ?

– Non, ce sont surtout les jambes et les bras.

– Je vous remercie.

Le Marseillais sortit de l’hôpital et aperçut un salon de coiffure.

Il entra, le sourire aux lèvres.

– Vous allez me couper cette moustache et remettre mes cheveux blonds. Entendu ?

– Bien, monsieur.

Et dix minutes plus tard, le vrai Marius, le véritable Marius Lamouche sortait de chez le coiffeur.

Le brave homme se promena dans les rues durant une demi-heure, puis il se décida d’entrer à l’hôpital.

– D’autres nouvelles, demanda-t-il au portier.

– Si. Vous pourrez le voir demain. Il aura la vie sauve.

Marius allait partir, mais le portier le rappela :

– Vous connaissez bien cet homme ?

– Mais oui.

– Alors, un instant.

Le portier alla chercher l’intendant de l’hôpital.

Marius lui apprit que son blessé n’était autre que le fameux IXE-13.

– Je vais télégraphier au deuxième bureau pour leur apprendre la nouvelle.

– Quelques secondes plus tard, l’intendant revenait.

– Le deuxième bureau était légèrement au courant de la situation. Le docteur Woodbrock leur a raconté ce qui s’est passé. Mais il croyait leur espion mort.

– Alors, je peux revenir demain ?

Parfaitement.

Marius alla se louer une chambre dans un petit hôtel pour y passer la nuit.

Mais auparavant il fit un long téléphone et, lorsqu’il raccrocha, il se frotta les mains d’un air satisfait.

– Le patron va être content, se dit-il.

Qu’a donc fait le colosse ?

XI

L’espion canadien reposait sur son lit d’hôpital.

Il était gravement blessé, surtout à une jambe.

IXE-13 se demandait aussi ce qui avait pu arriver à ses deux compagnons.

Vers sept heures, on lui apporta son petit déjeuner.

– Quelqu’un est venu pour vous voir, hier soir. Deux fois.

– Ah !

– Mais ce qui est curieux : c’était le même homme, mais il avait changé sa physionomie.

– Faites-moi sa description.

– La première fois, il portait une grosse moustache noire et ses cheveux étaient noirs. Mais, à sa seconde visite, il n’avait plus de moustache et ses cheveux étaient blonds.

– Marius ! dit l’espion.

Il avait hâte de revoir ce brave Marius.

Mais l’avant-midi s’écoulait, et de Marius... point.

Tout à coup, vers midi, la porte de la chambre s’ouvrit brusquement et le colosse Marseillais apparut.

– Marius !

– Patron, je vous emmène de la visite.

Il découvrit la porte et IXE-13 aperçut alors la charmante jeune Française Gisèle Tubœuf.

– Gisèle !

– Jean !

Gisèle et Lamouche s’approchèrent du lit.

– Jean, j’ai eu peur... je suis heureuse que tu sois revenu... Tu souffres ?

– Non, non, pas trop.

– Tu ne partiras plus ?

– Il ne faut pas dire cela, Gisèle ; s’il le faut, je partirai de nouveau.

Puis, se tournant vers Marius :

– Et toi, Marius, tu n’as pas eu trop de misère dans ton atterrissage ?

– Du tout. Un groupe de soldats était accouru vers moi. En quelques mots, je leur ai raconté ce qui s’était passé. Ils ont envoyé un télégramme au deuxième bureau pour vérifier mes dires.

– Et le docteur ?

– Je sais qu’il est sauf, mais je ne peux pas vous en dire plus long.

Tout à coup, le colosse mit la main dans sa poche.

– Peuchère, voilà que j’oublie mes cigarettes.

– Tiens, prends-en dans ma poche de pantalon, là sur la chaise.

– Non, non, il m’en faut. Je cours m’en acheter et je reviens...

Il se dirigea vers la porte mais, avant de sortir, il dit :

– Je vais courir très lentement.

Restés seuls, les deux jeunes gens se mirent à rire, puis soudainement Gisèle redevint sérieuse.

Elle se pencha sur IXE-13 et lui appliqua un long baiser.

– Gisèle !

– Jean !

– Tu as reçu ma lettre.

– Oui, Jean.

Après une seconde, la jeune fille reprit :

– C’est bien vrai, Jean, ce que tu dis... tu es sûr maintenant de m’aimer.

– Je t’aime Gisèle.

– Oh ! Jean, Jean, je suis heureuse. Je voudrais toujours te garder avec moi.

– Ma petite Gisèle, un jour viendra où je ne partirai plus.

On frappa à la porte de la chambre.

– Entrez !

– Un télégramme pour vous.

– Un télégramme ?

– Oui.

Le garçon le lui remit et sortit.

IXE-13 le déplia fébrilement et il lut :

« Félicitations pour mission bien accomplie. Sitôt que vous pourrez être sur pied, rapportez-vous au bureau du Service Secret. »

– Tu vois, dit-il à Gisèle, j’avais raison.

– Mais c’est épouvantable d’envoyer en face de l’ennemi quelqu’un qui sort de l’hôpital.

– Rien ne me dit qu’ils m’enverront en service immédiatement. Ils peuvent me faire travailler dans un bureau.

– Tu vas rester longtemps à l’hôpital ?

– Peut-être deux mois, peut-être plus.

– Alors, je viendrai te voir tous les jours.

Mais les deux mois devaient passer.

Donnera-t-on immédiatement une nouvelle mission à IXE-13 ?

Une surprise l’attend.

Ne manquez pas de lire la suite des Aventures de l’espion IXE-13.

Cet ouvrage est le 246e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.